

Enseigner la poésie ou enseigner le poème ? Problèmes théoriques et pédagogiques.

1. Enseigner la poésie ? Une question *inactuelle*, mais importante.

- Difficulté de culture ; évolution de la culture poétique. Le langage poétique, les formes poétiques.
- Difficulté de langue ; maîtrise des codes et analyse des textes.
- Difficulté de méthode : explication de texte et commentaire de texte, le cas français.
- Difficulté de théorie : herméneutique, interprétation, thématique, déconstruction

Une question d'histoire. Historicité du poème. Chaque poème avec son horizon. Chaque poème engage l'histoire de la poésie, et la transforme.

Une question spécifique au contemporain :

- . Poésie contemporaine de langue française ? Soixante-dix ans de poésie.
- . 2 difficultés d'abord : présenter c'est choisir et singularité de la mémoire. Place de la poésie de langue française extérieure à la France : Belgique, Suisse, négritude et poésie du monde arabe francophone.
- . difficulté des polémiques et des enjeux théoriques.
- . Détour des thèmes ou formes : le fragmentaire, l'engagement, la métrique, le luxe ou la popularité, marginalité, le langage, le quotidien, l'éloge.
- . Histoire du contemporain ? Géographie plutôt :
 - Figures : résurgences / émergences : référence.
 - Revue : point de regroupement.
 - Editeurs : métamorphose.
 - Lieux : dissémination et diffusion.
 - Actualité : conflits et expériences en cours.

2. Le passage au poème.

Critique et vérité, 1966 : « Seule la lecture aime l'œuvre, entretient avec elle un rapport de désir ». Le passage au commentaire, un changement de désir (Roland Barthes).

. Les quatre fonctions : un lecteur qui écrit. Casse et refait. SCRIPTOR (copie sans aucun plus) COMPILATOR (rassemble, coupe, sans aucun plus), COMMENTATOR (intervient dans la copie pour la rendre intelligible), AUCTION (propose sa lecture, écrit mais à partir d'autorités).

. Lecture religieuse et commentaire d'un texte toujours déjà autorisé.

. Glose.

. XIX^{ème} siècle débat, qui se transforme progressivement, sur la *détermination* du texte. En soi, hors soi. L'homme et l'œuvre. L'œuvre et ses variantes. L'œuvre et son savoir. L'homme et son savoir. Le lecteur, commentateur du savoir (le texte ; l'homme).

. Que nous reste-t-il du structuralisme ? l'état des savoirs.

Paradoxe pour Barthes de la méthode médiévale :

. COMMENTATOR un transmetteur, et un opérateur, « il redistribue les éléments d'une œuvre de façon à lui donner une certaine intelligence, c'est à dire une certaine distance ».

. « Seule la lecture aime l'œuvre, entretient avec elle un rapport de désir. » Limite du lecteur serait le pastiche. « Passer de la lecture à la critique, c'est changer de désir, c'est désirer non plus l'œuvre, mais son propre langage. Mais par là même aussi, c'est renvoyer l'œuvre au désir de l'écriture, dont elle était sortie ».

Un compte-rendu de lecture, non de texte

Processus de commentaire

. la double lecture et l'effet de confrontation

. la recherche du pacte et la zone de difficulté : la métamorphose de la difficulté

- . les répertoires
- . la question des années soixante : thème(s) et structure(s) mêlés. La notion d'isotopie.
- . relecture de transition et *dispositio*

3. Un exemple : Henri Michaux, <i>Clown</i> .

Trois raisons :

- poème de type lyrique, développant un horizon de lecture.
- poème accompagné d'une image
- poème qui suppose un art poétique.

Une approche comparée :

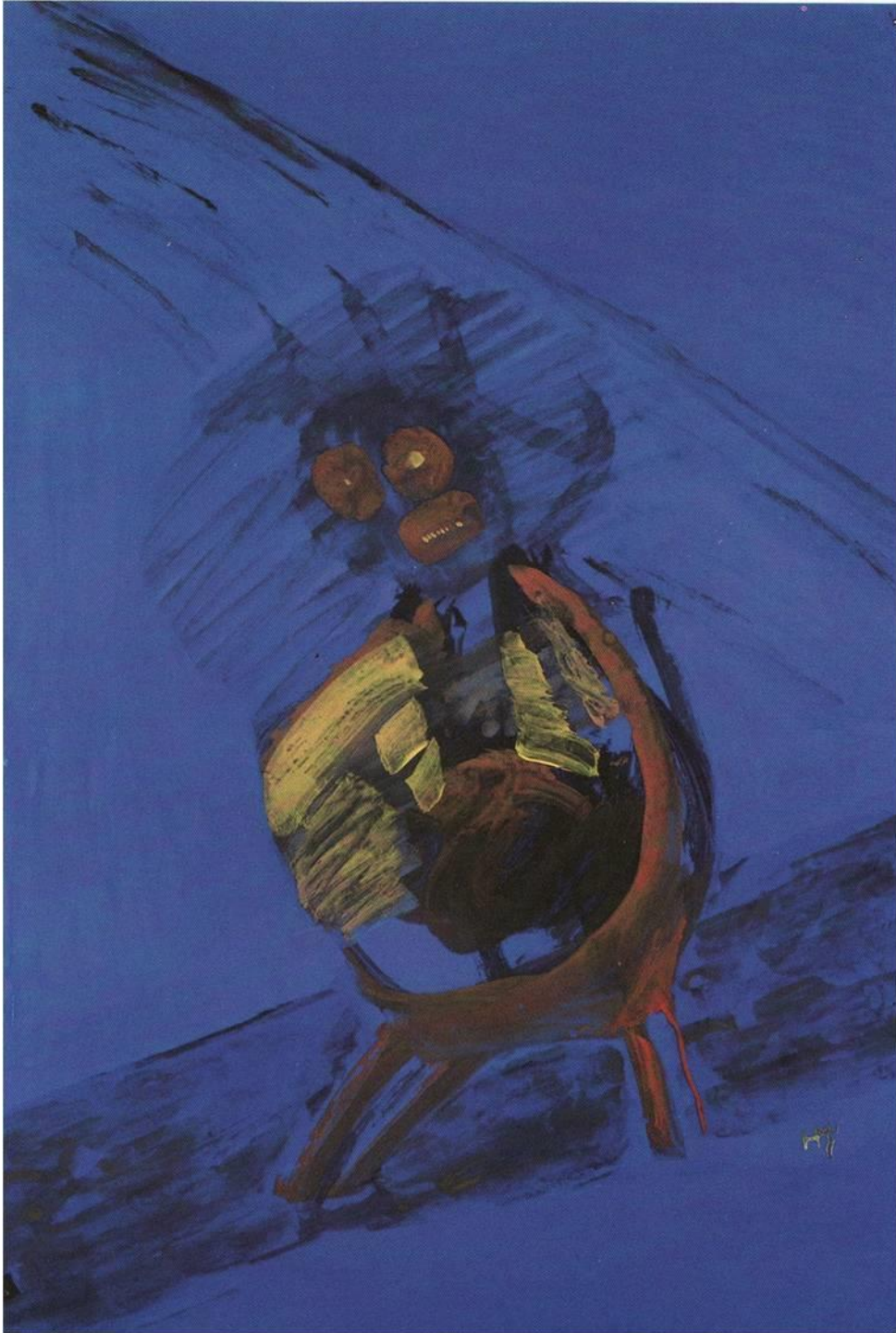
- poème prenant place dans une tradition, cf. Jean Starobinski, *Portrait de l'artiste en saltimbanque*
- . poème comportant une riche intertextualité : problématique de la modernité come rupture ?
- . Baudelaire-Rimbaud-Mallarmé comme point d'ancrage.

- . poème accompagné, cas extrêmement rare dans l'œuvre de Michaux, d'un tableau.

CCI : question complexe : poème facile / difficile. Une expérience à conduire.

CLOWN

1. Un jour
2. Un jour, bientôt peut-être.
3. Un jour j'arracherai l'ancre qui tient mon navire loin des mers.
4. Avec la sorte de courage qu'il faut pour être rien et rien que rien, je lâcherai ce qui paraissait m'être indissolublement proche.
5. Je le trancherai, je le renverserai, je le romprai, je le ferai dégringoler
6. D'un coup dégorgeant ma misérable pudeur, mes misérables combinaisons et enchaînements « de fil en aiguille ».
7. Vidé de l'abcès d'être quelqu'un, je boirai à nouveau l'espace nourricier
8. À coups de ridicules, de déchéances (Qu'est-ce que la déchéance ?) par éclatement, par vide, par une totale dissipation-dérision-purgation, j'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien attachée, composée, coordonnée, assortie à mon entourage et à mes semblables, si dignes, si dignes, mes semblables.
9. Réduit à une humilité de catastrophe, à un nivellement parfait comme après une intense trouille.
10. Ramené au-dessous de toute mesure à mon rang réel, au rang infime que je ne sais quelle idée-ambition m'avait fait désert.
11. Anéanti quant à la hauteur, quant à l'estime
12. Perdu en un endroit lointain (ou même pas), sans nom, sans identité
- 13.
14. CLOWN, abattant dans la risée, dans le grotesque, dans l'esclaffement, le sens que contre toute lumière je m'étais fait de mon importance
15. Je plongerai.
16. Sans bourse dans l'infini esprit sous-jacent, ouvert à tous
17. ouvert moi-même à une nouvelle et incroyable rosée
18. à force d'être nul
19. et ras...
20. et risible...



One day,
One day, maybe soon.
One day I'll uproot the anchor that keeps my ship far from the seas.
With the sort of courage that's needed to be nothing and nothing but nothing,
I'll let loose what seemed indissolubly close to me.
I'll carve it up, I'll knock it down, I'll smash it, I'll give it a shove.
All at once disgorging my miserable modesty, my miserable schemes and
"needle and thread" chains.
Drained of the abscess of being someone, I'll drink nourishing space again.
Striking with absurdity, with degradation (what is degradation?), by
explosion, by void, by a total dissipation-derision-purgation, I'll oust from
myself the form they believed was so well connected, compounded,
coordinated, suited to my entourage and to my counterparts, so respectable, my
so respectable counterparts.
Reduced to a catastrophe's humility, to a perfect levelling as after a big scare.
Dragged down beyond measure from my actual rank, to a low rank that I
don't know what idea-ambition made me abandon.
Annihilated in pride, in reputation.
Lost in a far off place (or not), without name, without identity.

CLOWN, demolishing amidst laughter, amidst grotesqueness, amidst
guffaws, the opinion which against all evidence I'd formed of my importance.
I'll dive.
Without a cent into the underlying infinite-spirit open to everything,
open myself to a new and unbelievable dew
by force of being null
and blank...
and laughable...

(translated by John Hayes)

Nous ne connaissons aujourd'hui que l'historien et le critique (encore veut-on indûment nous faire croire qu'il faut les confondre); le moyen âge, lui, avait établi autour du livre quatre fonctions distinctes : le *scriptor* (qui recopiait sans rien ajouter), le *compiler* (qui n'ajoutait jamais du sien), le *commentator* (qui n'intervenait de lui-même dans le texte recopié que pour le rendre intelligible) et enfin *l'auctor* (qui donnait ses propres idées, en s'appuyant toujours sur d'autres autorités). Un tel système, établi explicitement à la seule fin d'être « fidèle » au texte ancien, seul Livre reconnu (peut-on imaginer plus grand « respect » que celui du moyen âge pour Aristote ou Priscien ?), un tel système a cependant produit une « interprétation » de l'Antiquité que la modernité s'est empressée de récuser et qui apparaîtrait à notre critique « objective » parfaitement « délirante ». C'est qu'en fait la vision critique commence au *compiler* lui-même : il n'est pas nécessaire d'ajouter de soi à un texte pour le « déformer » : il suffit de le citer, c'en-à-dire de le découper : un nouvel intelligible naît immédiatement; cet intelligible peut être plus ou moins accepté : il n'en en 'pas moins constitué.

Roland Barthes, *Critique et vérité*, Paris, Seuil, 1966, p. 76-77

Le Voyage

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le coeur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir, coeurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !

II

Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule,
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace,
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où !
Où l'homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou !

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ;
Une voix retentit sur le pont : " Ouvre l'oeil ! "
Une voix de la hune, ardente et folle, crie .
" Amour... gloire... bonheur ! " Enfer ! c'est un écueil !

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin ;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

Ô le Pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ;
Son oeil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Etonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrivains de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?

V

" Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu des sables aussi ;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos coeurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

V

Et puis, et puis encore ?

VI

" Ô cerveaux enfantins !
Pour ne pas oublier la chose capitale,
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût ;
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout ;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote ;
La fête qu'assaisonne et parfume le sang ;
Le poison du pouvoir énervant le despote,
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant ;

Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel ; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté ;

L'Humanité bavarde, ivre de son génie,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :
" Ô mon semblable, ô mon maître, je te maudis ! "

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense !
- Tel est du globe entier l'éternel bulletin. «

Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.
Et toujours le désir nous rendait soucieux !

- La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près !

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès ? - Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin !

Nous avons salué des idoles à trompe ;
Des trônes constellés de bijoux lumineux ;
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux ;

" Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse. "

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce rétiaire infâme : il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.
Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier : En avant !
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le coeur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : " Par ici ! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre coeur a faim ;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin ? "

A l'accent familier nous devinons le spectre ;
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.
" Pour rafraîchir ton coeur nage vers ton Electre ! "
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos coeurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Le Bateau ivre

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délire
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufler aux Océans poussifs !

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !

Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et des lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieus de braises !
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
– Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir, à reculons !

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur ;

Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les juillots faisaient crouler à coups de triques
Les cieus ultramarins aux ardents entonnoirs ;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur :
– Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
O que ma quille éclate ! O que j'aïlle à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

Brise marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend,
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.

Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !